

Alain Dantinne

Journal d'un incapable

Avant-propos

Jean-Claude Pirotte

*Le projet d'écrire mon histoire s'est formé
presque en même temps que mon projet d'écrire.*

Georges Perec
W ou le souvenir d'enfance

*Les poètes n'ont pas de pudeur
à l'égard de leurs sentiments : ils les exploitent.*

Nietzsche
Par-delà bien et mal, § 161.

Mardi 29 octobre

– Un petit homme maigre ? Je l'ai vu se rendre au fumoir.

La réponse de l'infirmière me tombe sur les épaules comme une évidence, un effondrement. L'évidence aveugle de ce vieillard que tu portes en toi et que je refusais. Un petit homme maigre ! Je voudrais ajouter « timide », « effacé », « taiseux », « inquiet » ...

Je t'ai rejoint dans cette salle anonyme où tu grillais avec dégoût une cigarette. Nous sommes rentrés dans ta chambre, dans ce vieil hôpital, où tu as commenté à ta façon le diagnostic du matin :

– Je suis foutu !

Nous sommes restés là. C'était comme si moi seul pouvais comprendre. Comprendre quoi ? quelle détresse ? Toi qui as feint d'ignorer mon adolescence.

Nous usions calmement du silence.

Lundi 4 novembre

J'ai mis la main sur les photos que tu me demandais. Depuis plusieurs mois, je n'arrête pas de te saisir à chaque fête de famille. Et pourtant, le seul cliché qui me touche, c'est celui que j'ai pris dans le camping de Karlobag en Yougoslavie.

Paul et moi avions monté la tente, tu avais choisi ton hôtel et revenais nous prendre pour le dîner. Je t'ai cadré dans le viseur à ton insu. À l'instant où j'actionnai le déclencheur, j'ai ressenti la certitude que cette photo, c'était toi, dans le plissement du front, par la bouche, légèrement ouverte, prête à poser une question, par ces mots ravalés, par le regard ailleurs et triste. Pourquoi tant d'intolérance ? Avais-tu si peur d'être aimé ?

Mardi 12 novembre

Je me souviens d'un examen de philosophie à l'université : à l'énoncé de mon nom, le professeur m'a demandé si j'étais bien le fils d'Henri. C'est de toi qu'il se souvenait, non de tes frères aînés, plus volubiles, plus péremptoires. Il évoqua tes années de collège, chez les jésuites :

– Il avait toujours l'air triste, me dit-il.

Je me suis effondré, j'aurais voulu pleurer dans l'auditoire. Je suis sorti. Je me suis perdu dans la ville. Il pleuvait sur Louvain. Sans doute, pleuvait-il. Je t'imaginai adolescent en train de déambuler sans trop savoir dans les vieux quartiers autour de la cathédrale. Le regard ailleurs.

Mercredi 13 novembre

Il entrait dans ma chambre sans crier gare et m'engueulait. Parce que je ne sortais pas du lit. C'était le rituel. Ce matin-là, mon père se mit à lire un de mes textes, épinglé au mur, écrit la nuit même. Une sorte de mauvais inventaire comme ne peuvent en revendiquer que des adolescents qui se débrouillent maladroitement dans l'écriture ou dans la vie. Sans pouvoir en discerner les vertiges. Je cherchais à provoquer un effet en entrechoquant des manques que j'imaginai existentiels avec des préoccupations quotidiennes. Cela devait donner, sans majuscules ni ponctuation, à peu près ceci :

...
j'ai besoin de rire
j'ai besoin de boire
j'ai besoin de marcher
de flancher
j'ai besoin d'amour
j'ai besoin de dames
j'ai besoin de mecs
de chèques
d'échec
j'ai besoin d'amour
j'ai besoin d'avoir besoin
j'ai besoin de tout
j'ai besoin de rien
j'ai besoin de faire l'amour
j'ai besoin de toi...

Il lut à voix haute et répéta une seule de ces lignes. Se mit à rire, sortit de la pièce en laissant la porte ouverte

pauvre con. En rabattre. Se taire. S'enfouir dix pieds sous terre. Se lancer dans le grand vide. Rêver de villes en feu, de statues de sel. Qu'avais-je à punaiser mes bafouilles aux murs de l'univers ? Comment juguler la violence qui m'assaille ? Dans le silence. J'imaginai tous les fonctionnaires du monde, toutes les familles du monde. Ah ! ils se sont retournés ! Eh bien, je leur crache au visage maintenant, je les écrase comme mégots de *Craven A*. La piété, leur plus grand péché. Piété contre la vie. Il faut assurer ton avenir, petiot. Dans l'administration, ma parole. Piété contre le jouir. Ça n'avait que ça comme ligne de conduite : un long carême de jouissance. Pas de télé, pas de sortie et pas de discussion. Parler de quoi ? De sexe, mon trésor ! Se coucher tôt, être dispos pour le travail du lendemain. Des diplômes à coups de pied au cul. Ah ! plus tard on verra... quand j'aurai une situation. Dans les égouts de leur paradis, dans les débarras de la poésie, dans les souilles du silence et les moisissures de la Vitalité. Je bave sur ces statues de sel, je crache, ...

J'avais le dégoût de mon propre sperme. Je n'étais même plus une odeur. Je n'étais plus rien.

j'ai besoin de venger l'enfance

Vendredi 22 novembre

Pour les quelques semaines qu'il me reste à vivre... Mon père se veut cynique, lâche de petites sentences, observe nos réactions. Ensuite de longs silences. Qui me font mal. Il m'est de plus en plus proche, nous restons incapables de nous dire un mot. C'était lui qui me détestait. Parce que je l'insécurisais. Surtout parce que je l'insécurisais.

Notes naïves. Traces de culpabilité mal effacées. Plus tu m'as rejeté, plus je me suis accroché à ce navire, dont la quille dérive, enfin, follement. Avant que ce corps ne tombe en faillite, tu n'as jamais eu le moindre geste vers moi. Aussi j'ai envie de te serrer aujourd'hui, de te protéger. Tu t'en vas et c'est en moi que la mort s'est logée. Notes naïves. Je vis dans la crapule au point d'éprouver de la compassion.

Mercredi 4 décembre

C'était un de ces êtres assez malingres pour s'en faire un ami, un vieux sioux au regard triste et dense, au visage émacié. Deux petites ridules verticales prolongeant le mouvement du nez soulignaient le côté déterminé du malheur, le caractère absolu de la poésie. Car tout était question d'absolu chez lui, il venait gratter mes pruines d'adolescent, briser les révérences, brûler les vaisseaux étroits de mes colères.

*Tu es blessé d'une blessure
plus éclatante que la foi
ton cri toujours est un oiseau
qui abandonne ta poitrine
ce vent qui vient de l'inconnu
est né du battement des ailes*

Achille Chavée m'invita donc à sa table qui avait bien cent mètres de long et me servait des aliments à base de bonté. Il m'incitait à consommer la rupture définitive, à prendre l'envol nécessaire, à quitter les quais de la péninsule infantine, à me convertir à l'indiscipline, à explorer les profondeurs abyssiniennes, à pisser sur les concepts. C'est peut-être depuis ce jour-là que je ressens si fortement peurs et hésitations. Que je les aime. Ce sont les signes inversés d'une exigence invisible, totalitaire, ceux que l'on ne peut déchiffrer que dans l'hésitation des doigts, dans la lumière d'un regard mieux que dans l'éclat d'un texte. Certains vi-

sages sont des poèmes déchirés qui ramassent en un instant
trembleur toute l'existence et la fixent dans l'éternité. Quel-
ques semaines après m'avoir décoché ses flèches, le vieil
Iroquois terminait son numéro *dans l'exacte nuance du déri-
soire*. De je ne sais quel trou troué du vieux cosmos, j'en-
tends toujours sa voix rauque qui me protège...

Mardi 17 décembre

*deux chiens
pataugent
dans l'eau blennie
d'un caniveau
deux chiens noirs
se reniflent
comme deux chiens*

*j'aperçois
le vert électrique d'une pelouse
les deux colliers nickel
- originalgrafik
Nr 24b Klaus Staeck (1977) -*

*tout ce qu'il y a de leur
sur la carte postale
reçue de toi
ce matin*

L'impossible trahi par ces quelques mots brefs, froids. Regard précipité, intempestif vers le camp retranché de l'autre. L'obsession d'être piégé au jeu du sentiment : surtout ne pas avouer qu'on aime. Qu'il y a quelque chose d'amour qui enrobe d'inquiétude nos jours et nos nuits.

Connaître l'amour demeure une expérience rarissime. Même pas une expérience, un hasard qui nous traverse. Ainsi la vie se donne à qui s'est ouvert à l'au-delà de l'homme. Xavier me révèle que je ne suis pas capable d'amour, de gestes d'amour. Quels sont ces gestes ? Ils n'existent pas, ils sont anodins, involontaires. Je reste mauvais comédien.

On n'écrit pas pour être aimé : je l'ai cru trop longtemps. On écrit par aveu de faillite.

Dimanche 29 décembre

Mon père souhaitait que ma nièce dorme dans la chambre voisine de la sienne. Mais la petite fille n'en voulait pas. Personne ne lui a dit qu'elle devait y aller. Et dans sa nuit, mon père n'avait nul souffle à veiller. Il restera seul à son étage avec le poids de ses angoisses. Personne n'a voulu comprendre que la respiration d'une gamine pouvait adoucir tant de caresses oubliées.

Mardi 14 janvier

J'avais démâté. Je tanguais sur ce petit bout de radeau. La nef se rapprochait puis s'éloignait des murs inabordable de la chambre d'enfant. J'émergeais de la nuit. Je ne me souviens plus de ma première sensation : l'aveuglement dû à la lumière blanchâtre, cafardeuse, qui traversait la fenêtre ou cette douleur qui pointait au rectum. Un journal, ça s'écrit toujours de la même façon, *je* est l'indice d'un récit approximatif.

Nous avons convenu de fêter nos anniversaires tout de blanc vêtus, coiffés de feutres gris retrouvés dans des greniers de famille. Cinq moussaillons rêvant de *Bonne Espérance*. Cette nuit-là, j'avais largement dépassé les balises, je ne pouvais plus ingurgiter que de petits jus noirs que j'exigeais très serrés. Sans apercevoir le jeu d'un client qui, accoudé au zinc, les rallongeait d'une lampée de mauvais alcool de grain. Ainsi, à chaque gorgée que je voulais robotique, fermentait, à mon insu, une violence incantatoire.

Vers les six heures, j'éprouvai le besoin de respirer un peu d'air frais et, à peine sorti du bistrot, je m'étais sur le pavé dans les premiers gels de l'automne. Mes compagnons de bordée vinrent me ramasser inconscient et le généreux bienfaiteur du comptoir se proposa de nous reconduire dans sa voiture. Deux copains eurent vite fait de me hisser jusque dans ma chambre, ne demandèrent pas leur reste de peur de tomber sur mes parents ; ils me laissèrent seul avec ce Saint-Christophe de la zone. Je chavirais dans une houle

d'insignifiance. C'est comme ça : on veut toujours dire l'essentiel et ce sont des détails qui remontent.

Ce n'était pas la douleur. Plutôt le poids, ou la chaleur moite sur mon dos qui contrastait avec les frissons dont étaient parcourus mes bras et mes jambes. J'étais à poil. Oui, j'avais peine à m'imaginer. Il y avait là un mec qui essayait vainement de me défoncer. Il me semble l'entendre dire : « Laisse-toi faire, laisse-toi aller... » Je jette un oeil par-dessus bord et j'aperçois une mer de dégueulis. « Homme dans la mer ! Homme dans la mer ! » Pas un seul navire à l'horizon pour enregistrer mon cri. Je dérive en pleine nausée. Soudain, le froid finit par me réveiller complètement. Je ramasse toute mon énergie et vire lof pour lof, repousse l'envahisseur, le dévisage, l'observe remonter son pantalon de flanelle, laissant apparaître de misérables petits mocassins vernis. Le lit avait été tiré vers le milieu de la chambre afin que je ne souille pas la tapisserie. Par qui ? Qui m'a déshabillé ? Quand est-ce que mes copains s'en sont allés ? Le mec saisit une veste en daim, et s'enfuit dans l'escalier, chemise déboutonnée. J'étais anéanti. Rétracté. Jamais on n'avait voulu me forcer à quoi que ce soit... Mais, je le sentais, mes sphincters avaient résisté à l'abordage, je sentais bien qu'ils ne m'avaient pas lâché. Les braves !

J'avais anéanti le mieux possible les indices du naufrage. J'étais seul dans cette grande bâtisse de l'enfance. Je ne sais toujours pas ce qu'ils ont compris du carnage, à peu près tout, sans doute. Deux jours plus tard, j'en suis venu aux mains avec mon père. Peut-être parce que je séchais les cours. En quelques minutes, j'ai rassemblé un minimum d'affaires et je suis parti dans un manteau granuleux de

pluie. Bien à l'étroit dans mes dix-sept ans. J'ai rejoint le fleuve, j'ai marché sur le chemin de halage pour quitter la ville. Je ne pouvais plus rester, m'humilier ainsi définitivement. J'ai dormi dans la nuit noire d'un bois, les jambes recroquevillées sous un pull de laine, la tête engoncée. Immobile. Jamais je n'ai tant désiré le jour. J'ai attendu que la cité soit au travail pour revenir à la maison, pour rentrer au lycée. Tenter vainement de clore ce que j'aurais tant voulu n'être qu'un incident.

Je bascule cul par-dessus tête. Qu'est-ce qui m'arrive ? Je m'en vais au gré des marées, coquille de noix perdue, homme perdu dans la tempête, même plus abandonné par ses *haleurs impassibles*, mais noyé, définitivement noyé. Je sancis.

Non. Aujourd'hui, je connais les scansions de tous les trains du monde, celui qui contourne la ville d'Istanbul avant de rejoindre Sofia, sur la route de l'Occident. Je connais la gare *Keleti Pu* à Budapest et le train le plus haut du monde entre Callao et Huancayo. Je reconnâitrais les yeux fermés le roulement dans les ballasts du vapeur qui mène le pèlerin à Hardwar, vers les sources du Gange, la longueur de l'ancien Orient-Express qui descend les contreforts du Taurus et se mêle à la poussière en vue d'Alep. Le transibérien dont je ressens les moindres rythmes, lus et relus jadis, j'étais fort mauvais poète. Les convois de Laponie ou de Grèce ne peuvent plus m'étonner, même ceux qui s'arrêtent inutilement pour un aiguillage qui défie tout bon sens, toute solitude. Partir au-delà d'un corps écartelé, partir, effacer cette tache, cette humiliation, cette rouille qui ronge un trou du cul, cette trouille qui longe une voie ferrée

et prend peur, et n'ose aller se jeter dans les bras d'un garçon ou d'un homme, peur d'être écrasé par un monstre de feu, vouloir faire dix kilomètres, dix mille kilomètres en arrière, rejoindre l'adolescent naïf que je fus pour lui régler son compte, et régler le compte aux bouches d'or qui m'ont si bien appris à ne pas vivre.

C'est donc ça, écrire un journal ! Remémorer cette saloperie pour en finir une fois pour toutes. Je le vois encore nettement ce soir, je revois sa peau, ces taches sur la blancheur de sa peau ; après quinze ans, je me représente nettement son visage, il était vieux, roux, dégarni sur le devant, trente-cinq ou quarante ans. Je sens dans ma nuque son haleine nauséabonde.

Écrire ce journal pour en finir avec certains recoins de l'enfance, arracher le chiendent, extirper ronces et chardons jusqu'à la racine. On n'en a jamais fini avec les rejets et les surgenons. Il me faut éradiquer tout ceci et dévaster le monde, laisser monter en moi une salutaire agressivité, veiller à ce que ma colère éclate, refuser d'être le mec du dessous, celui qu'on viole et qu'on abandonne K.-O. Je n'accepte plus de m'en vouloir d'être un faible, un perdant. Ne plus jamais se laisser déshabiller par une main étrangère, ne plus jamais éprouver cette sensation que les jeux sont truqués. Je veux m'anéantir comme je le faisais sous la douche, celle que mon père ne voulait pas évoquer quand il venait me rechercher dans les vestiaires, choqué de nous voir ensemble, après le sport, prendre une douche, nus. Reposer inerte au milieu d'autres qui me compissent, m'engloutir dans les flots de douleur, filer une enfance jusqu'à la plus profonde incompréhension, sentir l'eau envelopper

mes chairs désertées, tout cela parce qu'un père a cru devoir jouer un rôle de père, dévolu pour les siècles des siècles. C'est ça le père éternel, celui qui a tout pouvoir sur femme et rejetons. Je ne me suis jamais laissé faire. Je résiste d'une force inexplicquée qui me traverse, m'irrigue. Je coule parce qu'on a tenté de prendre possession de mon corps.

Homme perdu en mer.

L'autre — parlons-en de l'autre — si on l'aime, il ne faut pas le toucher, ou presque pas, il ne faut pas le déshabiller, le prendre avec précaution, être là sans un mot, et s'il est malade, s'il abcède, s'il remplit sa vie de vomissure, il faut ne rien dire, tout au plus passer un gant de toilette imbibé d'eau fraîche sur son torse, l'autre c'est du cristal, l'autre ce fut un enfant, c'est toujours un enfant que la vie exploite et qui cède à l'inconnu.

J'ai crié pourtant pour qu'il vienne me prendre dans ses bras, cet inconnu qui connaissait la bonté. Non, je suis resté apatride, et c'est la peur qui a fait que je ne suis pas tout à fait mort, la peur qui a rendu mon corps cataleptique. L'âme en est sortie pour le regarder se dépêtrer dans les déjections marines. L'âme ne joue plus, elle se désolidarise, elle laisse manipuler, triturer cette carcasse ligotée aux barreaux, mise en pièces par des mains moites sur un lit d'enfant. L'objet traverse un bain turc, des tentacules s'immiscent dans ses chairs, il se sent suspendu, enchaîné, inerte. *Cloué nu au poteau de couleurs*. L'âme se rit de ce corps bafoué, se rit de ses fantasmes de pureté, s'étonne de voir la poitrine se gonfler légèrement encore et expirer, car elle

sait, elle, que tout est foutu, que tout espoir se dissout dans l'armature jaunâtre d'un lit de traverse.

Je reprends conscience, j'ai un goût de sang, ou de pus, dans la bouche. Que plus personne ne m'approche. Je suis cette douleur, cette odeur qui réverbère la bestialité. Me sauver, me dissoudre aux enfers, abandonner mes Cor-dillères, me noyer dans un silence aussi vaste qu'un Pacifique délirant, enlacé d'une bouée de bambin. C'est ça l'adolescence, *la flache noire et froide où l'enfant accroupi plein de tristesses, lâche un bateau frêle comme un papillon de mai*. Je n'en puis plus. Je ne puis plus nager solitaire vers d'horribles pontons.

Mardi 28 janvier

Mon père se trouvait en extase devant le berceau de son premier enfant, il aimait déjà son aînée. À sa façon. Péremptoire...

– Plus tard, on en fera une avocate ou une pharmacienne !

– Pourquoi pas une secrétaire ? objecte, vexée, une sœur de ma mère.

– Non ! pas une secrétaire. Toutes des putains !

*
* *

Quand ma tante annonce à mon père que le dernier né de ses enfants est un gamin, il ne peut retenir un rictus...

Ça fait plus de trente ans que j'essaie d'effacer la grimace.